Pierre Restany : La lettre à Leo Castelli

Jean-Marc Poinot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1875>

DOI : 10.4000/critiquedart.1875

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupe d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2003

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Jean-Marc Poinot, « Pierre Restany : La lettre à Leo Castelli », *Critique d'art* [En ligne], 22 | Automne 2003, mis en ligne le 27 février 2012, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/1875> ; DOI : 10.4000/critiquedart.1875

Ce document a été généré automatiquement le 2 mai 2019.

Archives de la critique d'art

Pierre Restany : La lettre à Leo Castelli

Jean-Marc Poinso

- 1 Lors de la XXXIIe Biennale de Venise, le Museum of Modern Art qui avait la charge du pavillon américain depuis 1948 l'a cédé à la United States Information Agency qui confia le commissariat à Alan Salomon, alors directeur du Jewish Museum. Celui-ci concentra ses choix sur quatre artistes considérés comme caractéristiques de la période 1955-1960, deux artistes soutenus par Clement Greenberg (Morris Louis, Kenneth Noland) et deux autres artistes de la galerie Leo Castelli (Jasper Johns et Robert Rauschenberg).
- 2 Louis et Noland dont les toiles étaient de plus grandes dimensions furent présentés dans le pavillon américain quand celles de Johns et Rauschenberg étaient exposées dans les salles du consulat américain. Il fallut construire un petit édifice à côté du pavillon pour y montrer quelques œuvres de Rauschenberg dont on commençait à parler comme lauréat pour qu'il puisse être retenu pour le grand prix. Cet événement marqua l'ouverture d'une nouvelle ère de l'art moderne.
- 3 Pierre Restany connaît bien les différents acteurs depuis déjà quelques années et il assiste avec une certaine distance aux débats que suscite dans la presse française ce succès qui met le monde de l'art parisien en effervescence.
- 4 Il accumule rapidement prises de position et suivi des diverses opinions exprimées. Ses archives réunissent les coupures de presse et les divers textes publiés dans les mois qui

suivent, mais surtout un courrier du 27 décembre 1964 dresse la synthèse des événements. Pierre Restany y apparaît au centre des débats. Il remarque l'émergence d'un nouveau critique attentif aux américains en la personne d'Otto Hahn. Il s'oppose à Greenberg dans les jurys auxquels il participe et contribue par ailleurs à éclairer le ministre de la culture qui le consulte. L'indépendance de Pierre Restany souligne sa clairvoyance. On retrouve tout au long de ses échanges épistolaires cette fermeté de point de vue, mais aussi une attention à ses interlocuteurs fussent-ils engagés sur d'autres choix. Cette lettre prend avec le recul des années l'intérêt d'une pièce à verser pour une meilleure connaissance de cette période.

"Dossier Etats-Unis", PREST.XSEU 36/8 (ACA)

Paris, le 27 décembre 1964.

Mon cher Léo,

Je profite du répit des fêtes de fin d'année pour t'écrire cette lettre : j'aurais voulu le faire plus tôt, mais je suis resté en Amérique du Sud jusqu'à la fin novembre et depuis il m'a fallu résorber un retard considérable. Tu as su les résultats du Prix di Tella. Un jury est un jury et il n'y a pas à discuter les décisions, surtout lorsqu'on y a participé et qu'on a perdu. Clem est dur dans ce genre de réunion. Son intransigeance a été finalement payée de succès. Avec d'autres personnalités moins systématiques dans leurs convictions a priori, il aurait été possible de s'entendre sur le nom d'un candidat qui ne soit ni Noland ni Arman, et Jasper était tout indiqué. Mais avec Clem c'était impossible. Bref, n'en parlons plus : j'adore l'ami Clem en tant qu'individu mais pas en tant que membre de jury !

J'aurais voulu pouvoir passer par New York à mon retour de Buenos Ayres et de Rio, mais j'avais hélas épuisé mes ressources en capital (temps et argent !). D'après les nouvelles que j'ai reçues, la saison a été brillante, overpopist with some oping around. Je vois que Bianchini s'est engagé à ta suite.....ta devise est de plus en plus "Quia nominor leo" !!!!!!!!!!!!!

Tu as dû suivre les réactions en chaîne de Paris depuis Venise. Ces hurlements de chacals appelant à la défense de l'Occident (style Galerie de France) contre la

barbarie américaine (dont tu es le lion) ne sont pas à la gloire de la capitale française. Quelques voix, hélas trop rares, ont essayé de se maintenir dans les limites de l'objectivité et d'inviter l'Europe à faire un examen de conscience nécessaire. Tu auras sans doute lu mon article sur la Biennale dans DOMUS du mois d'août, et mon éditorial dans le Journal de PLANETE 19. J'aurais aimé ne pas être aussi seul. Un fait toutefois me console : "l'émergence au firmament critique parisien" du jeune Otto Hahn, qui apporte un élément nouveau et —je pense— de choix dans notre triste débat. D'une manière générale la position de Michel Ragon a été elle aussi très digne. Le palmarès, hélas, s'arrête là, ou presque !

A ma grande surprise, Malraux m'a convoqué Jeudi dernier. Sa dernière idée est de stimuler le mécénat privé au niveau des grandes entreprises industrielles, en leur demandant de réaliser des Fondations d'Art Moderne et de Promotion Culturelle, moyennant certains avantages économiques et des dégrèvements fiscaux. Un jeune Conseiller d'Etat ira d'ici quelques mois en Amérique pour étudier sur place le fonctionnement des grandes fondations US, Guggenheim, Carnegie, etc... : j'ai bien peur qu'il n'en sorte qu'un beau rapport qui se heurtera au veto des comptables du Trésor. La confusion, ici, est à son comble chez tous les cocus de l'histoire et au lieu de voir les vrais problèmes (à commencer par l'existence d'une véritable avant-garde parisienne systématiquement méconnue) on préfère consolider l'édifice croûlant du passé. On parle beaucoup d'un consortium des marchands parisiens pour la défense des valeurs dites "sûres" de l'après-guerre, avec constitution d'un fonds commun : l'initiative émanerait bien sûr de la Galerie de France, de Denise René, de Jeanne Bucher et de Claude Bernard, avec la participation de leurs clients ou sous-clients habituels, Ariel, Arnaud, etc... Tu vois où nous en sommes ! Heureusement qu'il y a encore des optimistes qui spéculent sur la jeunesse de l'Europe : j'en fais partie, en dépit de tout ! Et sur cette envolée d'espoir, je t'adresse, cher Léo, mes vœux les plus amicaux pour 1965 ;

PIERRE

5 **Dans sa lettre à Leo Castelli, Pierre Restany fait référence à l'article qu'il a rédigé pour la revue *Planète*¹. En voici quelques extraits :**

« [...] Malgré la controverse surréaliste et l'arrivée des beatniks de la peinture, la saison a fait long feu. Elle agonise dans la consternation, la panique, la colère. A en croire la presse artistique, Paris, victime d'une machination mondiale, a été trahi. Un coup irrémédiable a été porté à l'art français, et à travers lui à l'ensemble de la culture occidentale. Pourquoi cette vague d'indignation ? Parce qu'un jeune artiste américain, Robert Rauschenberg, a reçu le Grand Prix de peinture de la Biennale de Venise.

Un crime de lèse-majesté

Le sacrilège est double. D'abord parce qu'il vient rompre une tradition implicite, devenue chasse gardée, celle du monopole français en ce domaine : sur les 16 Grands Prix de peinture et de sculpture décernés à Venise entre 1948 et 1962, L'Ecole de Paris peut en revendiquer 12 : Braque, Matisse, Zadkine, Dufy, Calder, Max Ernst, Arp, Villon, Fautrier, Hartung, Manessier, Giacometti. L'habitude est une seconde nature ; la victoire américaine est un crime de lèse majesté et le sentiment de frustration est aggravé encore par la jeunesse du vainqueur : 39 ans ! Rauschenberg bat tous les records de précocité dans la gloire alors que Matisse a été couronné à 81 ans et Dufy à 75 !

Mais ce qui met un comble à la fureur de nos bons apôtres, c'est que ce peintre américain, étonnamment doué, à mi-chemin entre la peinture et la sculpture (collages d'objets et de reports photographiques dans un contexte pictural expressionniste). Les "combine-paintings" de Rauschenberg sont des créations aussi révolutionnaires que le furent à leur époque les papiers collés cubistes, les collages de Schwitters et les ready-made de Marcel Duchamp. Le pop-art s'en réclame et le lauréat de Venise est — bien malgré lui — l'idole de la nouvelle vague new-yorkaise. [...] » (p.152)

« [...] Voilà où nous en sommes : Paris manque de ressort, il fait de plus en plus province. Ses grands débats esthétiques sombrent dans les querelles de clocher. Il désapprend peu à peu à voir grand, il se replie et s'isole dans un contexte international en radicale évolution.

Manque de ressort

Force nous est de constater qu'entre septembre 1963 et octobre 1964 les événements principaux qui jalonnent la vie mondiale des arts se seront déroulés en dehors de Paris : Biennales de São Paulo et de Venise, Prix Guggenheim de peinture (10.000 dollars) à New York, Bila, d'une décennie (1954-1964) à la Tate Gallery de Londres, Bilan d'un demi-siècle (Documenta III) à Cassel. Sur des problèmes aussi brûlants que le retour à une nouvelle figuration, les musées d'Amsterdam, de La Haye et de Gand auront pris position avant Paris. Tout se passe comme si l'axe des confrontations internationales en matière d'art évitait la capitale française et s'en éloignait de plus en plus délibérément, comme si, parallèlement aux structures de la vie parisienne et en dehors d'elles s'était développé un réseau de plus en plus vaste d'information, d'échanges et de contacts. [...] » (p.153)

« [...] Au-delà du défaitisme de nos spécialistes et de la sclérose de nos fonctionnaires, il y a le conformisme intellectuel et la prétention de toute une élite, la profonde indifférence de tout un public. Le Français est rarement amateur d'art, collectionneur et à plus forte raison mécène. Les structures et la répartition de notre capital national se prêtent difficilement à la constitution de ces puissantes fondations privées qui ailleurs jouent un rôle essentiel dans la vie de l'art et sa diffusion : Fondation Guggenheim de New York, Carnegie Institute à Pittsburgh, Cercle culturel de la fédération des industries allemandes à Cologne. [...] » (p.153-154)

NOTES

1. RESTANY, Pierre. "Paris n'est plus roi", in *Planète*, n°19, nov./déc. 1964, pp.152-154